

Pourquoi, en 2013, il faut lire le *Journal de Vézelay 1938-1944* de Romain Rolland. (édité par Jean Lacoste chez Bartillat).

Il est inutile ici de revenir ici sur le génie littéraire, tant il est avéré dans ce *Journal* comme dans son œuvre, de l'écrivain Romain Rolland : ces 1104 pages peuvent effrayer au premier abord mais le talent de l'auteur fait qu'elles se lisent rapidement, intensément et passionnément ; même âgé et alors qu'il est malade comment fait-il pour conserver une telle vivacité d'esprit, (ce qu'il appelle le 3 septembre 1940 « ma bonne tête »), une telle capacité à interpréter au piano les grandes œuvres classiques, une telle ouverture d'esprit qui le conduit à recevoir à Vézelay les personnalités marquantes de l'époque et enfin une telle lucidité qui nous procure l'insigne joie de lire sans intermédiaire dans une conscience en marche, c'est-à-dire en vie ? Le paradoxe de ce *Journal* d'une époque révolue, c'est que, comme toutes les œuvres géniales, il est actuel et peut même être utile pour une meilleure compréhension de nos prochaines échéances politiques.

Le *Journal de Vézelay*, grâce à la hauteur de vue de l'écrivain d'*Au-dessus de la mêlée*, est, en effet, à mettre en perspective avec ce que nous vivons aujourd'hui : en 38 une crise quasi mondiale, conséquence de celle de 29, en Europe un bouc émissaire, le juif, et en Allemagne un désaccord entre les partis républicains et parlementaires qui a rendu possible l'accession légale du führer à la chancellerie. Le parallèle avec la situation d'aujourd'hui saute aux yeux : crise économique mondiale, en France un nouveau bouc émissaire tout trouvé par les racistes xénophobes, l'arabe, et un aveuglement des partis démocratiques, républicains et parlementaires qui se livrent à une guéguerre partisane et bassement politicienne au lieu d'élever le débat « au-dessus de la mêlée ». Conséquence, un électorat désabusé, voire désespéré risque aujourd'hui de se tourner soit vers des partis populistes et autoritaires qui seront de plus en plus intolérants quand ils seront au pouvoir, soit vers une abstention qui risque d'ouvrir les places à des aboyeurs démagogues. C'est le vieux réflexe du parti, de l'homme ou de la femme providentiels, c'est aussi la plus dangereuse des illusions.

PORTEE actuelle du *Journal*

Les élections en période de crise.

A l'image de Simone Weil qui, à la même époque, dans *L'enracinement*, recherchait les besoins antagonistes mais complémentaires nécessaires à l'âme humaine, le couple qui sous-tend la réflexion de Romain Rolland dans ce *Journal* est « raison-folie ». Ici cependant pas de complémentarité, la démence des hommes est rejetée et dénoncée de la première à la dernière page puisque c'est elle qui rend possible « l'hubris », l'excès qui aveugle des foules allemandes. Elles abandonnent leur destin à un fou qu'il appelle le 1^{er} septembre 1938 « le dément de Berchtesgaden » ou à des fous comme il le dit le 6 août 1940 : « aujourd'hui les chefs des peuples sont des illuminés, des déséquilibrés ». On aurait tort en

2013 de se croire à l'abri d'un tel retour de l'irrationnel au plus haut niveau : s'il y a des garde-fous, rien n'interdit à une minorité, voire à une majorité désespérée de confier son destin à une force politique aveugle et illusoire. Sam Braun, rescapé d'Auschwitz, décédé en 2011 avait décidé, dans les années 80 et parce qu'il voyait la remontée des fascismes en France et en Europe, de parler, de raconter l'inracontable, bref de témoigner. Il était intimement persuadé que cette mainmise d'un führer sur son peuple n'était pas liée à une quelconque « âme allemande », que cette mainmise s'appelait « duce » en Italie et il pensait qu'elle pourrait tout aussi bien s'appeler « guide » en France où la crise économique fait des centaines de chômeurs supplémentaires tous les jours. Peut-on demander à des citoyens qui perdent leur emploi, à ceux qui arrivent en fin de droits et à ceux qui sont sans domicile de garder la tête froide aux prochaines élections présidentielles par exemple ? Non ils feront, comme beaucoup d'autres, un vote d'humeur irrationnel, un vote repli de mécontentement derrière un « guide » qui fait illusion, voire ils s'abstiendront rendant ainsi possible l'élection d'un parti ou d'un homme minoritaire. Le bon sens n'est pas en période de crise la chose du monde la mieux partagée.

Les fanatismes racistes, politiques ou religieux.

Actualité encore de Romain Rolland quand il applique cette notion d'engagement aveugle à toutes les « fois » : racismes, nationalismes et religions, « l'élan frénétique (foi ou folie) de masses humaines qui ne tient plus compte de la vie individuelle, engloutie dans l'hallucination de la Vie de la race élue, ou de la Nation, ou de l'Allah el Allah ! » (16 février 1942). N'écrirait-il pas la même phrase de nos jours ? L'auteur de ce journal ultime, de cette confession qu'il écrit jusqu'à un mois de sa mort est constamment tenté par la religion : il travaille sur les Evangiles, comprend que la conversion de Macha est salutaire à sa femme, dialogue souvent avec ceux qui veulent à tout prix le convertir, est tenté par Dieu, mais sa raison résiste toujours devant les "éjaculations dévotes" ou « mystiques » de St Augustin ou de St Bernard qu'il lit pourtant avec l'intérêt de quelqu'un qui s'interroge ; quand, lors de son dernier Noël Macha, sa jeune femme, va à la messe de minuit, il reste rue St-Etienne pour, comme toujours, se réfugier dans la musique et il interprète Beethoven. Malraux disait que le XXIème siècle serait religieux et quand on voit depuis le début de ce siècle les fanatismes religieux particulièrement anti culturels resurgir du fond de la nuit des temps on comprend que le point de vue de Romain Rolland était, là aussi, prémonitoire.

La raison salvatrice.

A ces forces obscures mais agissantes qui risquent, dans une démocratie en crise, de nous confier à un meneur avide de pouvoir, Romain Rolland oppose la raison et la culture : « vive le bon sens » s'exclame-t-il le 27 avril 1940 se voyant finir « dans la peau ridée de Voltaire ricanant » quand il est contraint d'écouter « le rabâchage métaphysique » de Macha conversant avec A. de Châteaubriant lequel plus tard « déraisonne à plein seaux ». En 1942, il critique Abel Bonnard, « un des paladins d'Hitler en France », parce que ce ministre de Pétain veut urgemment nous débarrasser de Descartes. En face de cet obscurantisme le

lecteur a le plaisir de trouver dans ce journal une vraie et vivante leçon de nourritures intellectuelles : Beethoven, Mozart, Goethe, Commines, Châteaubriand, Stendhal... et toutes ces interprétations et lectures malgré les difficultés inhérentes à la guerre et à son corps qui l'abandonne. Ces « phares » qui l'éclairent et qui échappent aux modes peuvent nous nourrir aujourd'hui. Encore un aspect actuel de cette lecture roborative. La culture qui caractérise l'humaniste est développée, fructifiée et magnifiée par une intelligence hors du commun qui, dans une France antisémite, rend Romain Rolland, lucide et intransigeant quant à cette question brûlante : « Abominables articles antisémites dans le dernier numéro de *La Gerbe*. Sur Céline. – Déshonorant pour Châteaubriand », écrit-il le 9 octobre 1940 et quelques lignes plus haut il nous donne, certes de manière très élitiste, l'exemple à suivre pour ne pas succomber aux sirènes du plus grand nombre : « Je disais à Macha que nous (un petit nombre d'hommes) vivons au milieu de troupeaux d'hommes. » Comme si la conscience, la culture et l'intelligence individuelles permettaient seules d'échapper à l'« hubris » des foules. Parmi ces forces déchaînées, mécaniques et aveugles, ce *Journal* permet au lecteur d'accéder au point de vue du philosophe, au point de vue de Sirius en échappant à la confusion de la mêlée et donne l'impression que l'auteur est extra-lucide, voire prophétique.

Romain Rolland éternel prophète.

Le don de prophétie qui l'anime est particulièrement flagrant en 1938-39, avant-guerre. Certes point n'était besoin de consulter une pythie pour savoir ce qui allait advenir à ce moment de l'histoire, Romain Rolland parle même, non de déclaration de guerre, mais de déclaration « d'état de guerre », cependant cela faisait des décennies que l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée* voyait le sombre avenir qui se profilait : « Je n'ai été que trop prophète dans mon appel de désespoir : *Aux peuples assassinés (en 1917)* », écrit-il le mardi 17 octobre 1944. Le 21 août 1938 il avait prédit : « Une agression est inévitable » et le 4 août 1940 : « Le lot de toute ma vie a été celui de Cassandra ». Cette impression qu'il lisait l'avenir de l'histoire culmine dans la lettre élogieuse que Láslo Angyal, musicien hongrois, lui envoie le 17 novembre 1943 : « ... Si la conscience du siècle avait mieux écouté Romain Rolland ». Aujourd'hui nous ne sommes pas à la veille d'une guerre, mais nous voyons, en Europe, à la faveur de la crise, resurgir des nationalismes, des protectionnismes qui ne sont pas les signes avant-coureurs d'une entente cordiale ! Le pessimisme (il a « grande fatigue de l'âme » le 23 août 1940) de ces sept années s'explique bien-sûr par l'âge et la maladie de l'auteur mais ce dernier, bien que retiré de la vie politique publique depuis sa lettre à Daladier, n'est pas abattu, au contraire il est dynamique, actif et donne envie au lecteur de ne pas transformer les prophètes inquiets d'aujourd'hui en Cassandres que l'on regrettera de ne pas avoir écoutées. La vue élevée et relevée que nous présente RR de cette période ô combien trouble et douloureuse ne va pas, cependant, sans sa contrepartie et sans limites.

LIMITES du *Journal*.

Les choix controversés et une amitié discutable de Romain Rolland.

Il y a des phrases qui, aux yeux des lecteurs avertis sur la suite de l'année 44, font mal : le 15 août 40 il écrit : « l'Allemagne d'Hitler travaille à forger les Etats-Unis de l'Europe et du monde, et elle extirpe de notre civilisation le cancer de l'argent. » (représenté à ses yeux par les Etats-Unis). Même si cette réflexion est démentie et infirmée par la suite, elle est un moment, certes et heureusement fugace, de la pensée de Romain Rolland qui montre à quel point les choix politiques et culturels de l'époque étaient difficiles. Il est tiraillé, écartelé entre ce qu'il voit des exactions allemandes et son goût pour la culture littéraire et musicale de ce grand pays romantique. Il refuse de confondre les aboiements d'Hitler avec l'ensemble du peuple allemand et l'empathie dont font preuve certains militaires allemands qu'il héberge ne fait que renforcer ces tiraillements. Quelle douleur d'être germanophile dans ces six années de guerre, et encore il ne verra pas la libération des camps de concentration ! Il observe la mise en place du gouvernement de Vichy et si on le sent tenté, au début, par une forme de collaboration par le haut, il s'en éloigne vite ; par contre son antigauillisme et son anti-américanisme sont tenaces et il passe à côté de ce que sera l'histoire. Ainsi quand il dit, le 2 janvier 1943, qu'il faudra à la « France un chef à la tête solide » pour qu'elle se redresse, il ne voit pas qu'il est déjà en Angleterre et qu'il a un nom bien français. Mais nous avons tendance à condamner ces choix parce que nous avons la chance de savoir ce qu'il adviendra, tâchons donc de rester prudents et lucides concernant nos options politiques qui engageront la France et l'Europe pour l'avenir.

Limite aussi dans l'amitié qu'il porte à Alphonse de Châteaubriant, écrivain antisémite, pronazi et même d'origine allemande ce qu'il a caché à Romain Rolland. Certes il s'agit d'une relation intime et personnelle, non politique ni officielle et Romain Rolland n'a pas de mots assez durs pour le stigmatiser, mais refuser de rompre avec lui peut être interprété comme une forme de capitulation tant la compromission est gênante. N'aurait-il pas dû appliquer à cette relation personnelle l'attitude qu'il a eue à l'égard de l'Allemagne dans les années 30 : sympathie mais fermeté au moment de la réoccupation de la Rhénanie... Amitié pour A. de Châteaubriant mais rupture lors de la parution des premiers articles scandaleusement antisémites et nazis de *La Gerbe* ?

Ces quelques options discutables, ces quelques limites du germanophile sont de peu de poids au regard du bénéfice que l'on peut tirer aujourd'hui de cette lecture : notre avenir n'est pas plus acquis que celui de la France en 1938, il y a même urgence face aux prochains défis électoraux à rester engagé et vigilant. Certains prétendront que *Le Journal de Vézelay* est une vision pessimiste du monde, développée par un homme âgé et malade mais rien ne prouve que l'optimisme, a fortiori béat, soit un gage de vérité et de raison. C'est la grande leçon que nous donne ce *Journal*, il est là, comme un nouveau phare, pour nous éclairer et c'est très opportunément qu'il a été exhumé et publié aujourd'hui, pour l'avenir, pour notre avenir.